

FEUILLETON DU "SAMEDI", 10 JANVIER 1903 (1)

Terrible Erreur

No 8.

PREMIERE PARTIE

Le Chemin du Crime

XIII.—LE 20 AOÛT A LA FALOTIÈRE

(Suite)

Depuis six semaines qu'ils avaient quitté Georgetown, dans la Guyane anglaise, ils laissaient pousser leur barbe et leurs cheveux, afin d'enlever à leur signalement le caractère de forçat, visage glabre et cheveux rasés, uniforme pour tous. Il y avait encore de la fièvre dans leurs yeux, et surtout, ce que la marquise n'y connaissait pas et n'y avait jamais vu autrefois, une tristesse morne, infinie, profonde comme l'éternité, la tristesse que donne le bagne, que donne la vie brisée, que donne le remords! Une tristesse navrante qui faisait pitié, et qui tout de suite, vers ces deux hommes, attirait invinciblement.

Bien que depuis six semaines ils eussent vécu de la vie de tout le monde, leurs traits amaigris, émaciés, leur teint de souffrances, bronzés par les soleils mortels, rappelaient le bagne et ses angoisses.

Leurs cheveux étaient complètement blancs.

Et ils étaient dans la force de l'âge: l'un d'eux, Devalaine, n'avait pas quarante ans.

On eût dit deux vieillards.

La marquise murmura le cœur gonflé de pitié:

—Vraiment, c'est trop expier l'erreur d'un jour!

Ils firent silence, reportés par cette seule parole, vers leur jeunesse, seize années en arrière. Ils se retrouvaient tout à coup forçats, traqués, bêtes fauves poursuivies par la société, ils se retrouvaient dans le salon où jadis avaient éclos et s'étaient épanouis tant de rêves... C'est là que Devalaine enfant, avait joué, avec Hélène... là que Montaubry jeune homme avait aimé celle qui devait être sa femme... C'était là-bas, dans l'angle du salon, que le soir de l'enterrement de la victime, les Trois avaient juré de la venger...

Et ils avaient tenu parole.

Sur le guéridon vivement éclairé par la lumière d'une lampe, était une photographie...

Montaubry la prit, y colla ses lèvres en sanglotant.

—Hélène! Hélène! murmura-t-il près de défaillir.

Pendant que Devalaine disait:

—Est-ce que tout cela s'est bien vraiment passé... et quelqu'un ne viendra-t-il pas nous réveiller de ce mauvais rêve?

Ils étaient restés à genoux.

—Venez, mes enfants, venez près de moi. Racontez-moi votre vie, vos souffrances, la vie et les souffrances de Rodolphe... vos lettres étaient si rares... et depuis si longtemps je n'en recevais plus!

Ils lui firent le récit qu'elle demandait. Ils passèrent ainsi une partie de la nuit. Elle trembla, en écoutant ces tentatives d'évasion, et plus encore lorsqu'enfin leur évasion réussit. Ses mains se glacèrent d'effroi lorsqu'elle entendit le serment qu'ils avaient fait sur le pont de la goëlette, en se donnant rendez-vous à la Falotière:

—Le vingt août prochain nous serons libres ou nous serons morts.

—Ainsi, dit-elle, ainsi, Rodolphe?

—Rodolphe, loin de nous, exilé sur les rives du Maroni, n'a pas pu combiner son évasion avec la nôtre! Il a dû la préparer seul...

Et s'il ne réussit pas?... Il est perdu...

—Il est le plus ingénieux et le plus énergique de nous trois... Il réussira...

La vieille marquise hocha la tête.

Et très bas:

—Depuis que vous êtes au bagne, j'ai lu tout ce que l'on a écrit sur les pénitenciers des îles du Salut, de Cayenne et du haut Maroni. Je sais que presque tous les évadés meurent de misère, de soif, de faim, dans les forêts désertes qu'ils essayent de traverser pour gagner le pays de liberté...

Ils ne répondirent pas.

Ils le savaient aussi...

Le jour vint. Ils avaient causé toute la nuit. Alors, ils se séparèrent pour prendre du repos.

Ce fut ainsi qu'ils vécurent durant le mois de juillet et le mois d'août.

Personne ne soupçonna qu'il y avait à la Falotière deux habitants de plus.

Mais chaque jour qui s'écoulait, chaque jour qui les rapprochait de la date fixée par Rodolphe lui-même, augmentait leurs angoisses. Tout d'abord ils en avaient parlé.

Maintenant, ils évitaient toute allusion à ce sujet.

Soudain, un jour, un espoir immense.

Une correspondance de Cayenne, arrivée par le dernier courrier, signalait l'évasion de Rodolphe!!...

Oui, mais l'évasion, c'était chose aisée!

Rodolphe était-il mort?

C'est ainsi, dans cette détresse, dans ces alternatives douloureuses d'espérance et de désespoir qu'ils virent se rapprocher la date... la date heureuse... la date fatale peut-être...

Et l'aube se leva enfin, éclairant la journée du vingt août.

Ils conservaient, du reste, un peu d'espoir. Ils n'osaient en parler à la marquise, mais entre eux, ils avaient fait bien des fois des allusions.

Depuis que la nouvelle était arrivée en France de l'évasion de Rodolphe, et surtout, depuis que cette évasion s'était accomplie, c'est-à-dire trois semaines à peu près auparavant, Rodolphe n'avait pas donné signe de vie. S'il avait été vivant, il eût bien trouvé le moyen de se mettre en rapports avec madame de Fourvières. Ne fût-ce que par les banquiers anglais de Georgetown, il lui eût été facile, en supposant qu'il n'eût pas voulu, par prudence, écrire lui-même, de faire connaître à la Falotière sa fuite du bagne.

Au lieu de cela, rien, le silence.

Tous les matins la venue du facteur était guettée avec une impatience malade.

Mais les lettres qu'il déposait ne faisaient pas mention de Rodolphe.

Et c'est ainsi qu'ils arrivèrent au vingt août.

Anxieusement, au matin de cette journée décisive, ils se serrèrent les mains.

—Il est mort!... dit Montaubry...

—Oui... tout le fait prévoir. Il a réussi à s'évader, mais il aura péri en Guyane hollandaise, perdu dans le désert des forêts impraticables.

—Pauvre ami!

Et leurs yeux s'emplirent de larmes.

Les paroles prononcées jadis par Rodolphe sur le pont de la goëlette leur revinrent à l'esprit. Le serment échangé était formel.

Ils n'attendaient pas plus longtemps que le vingt août.

Celui des Trois qui, ce jour-là, ne serait pas à la Falotière, celui-là devait être considéré comme étant mort... Celui-là était mort!! Les autres ne devaient pas tarder davantage à accomplir, s'il le fallait, la mission de réparation à laquelle ils avaient voué les efforts de toute leur vie.

Et le lendemain Devalaine et Montaubry quitteraient le château.

Déjà, ils avaient interrogé la marquise sur la fille de Denis Valerand, leur victime, sur l'enfant aux grands yeux, vêtue de deuil, devant laquelle ils s'étaient agenouillés, à laquelle ils avaient demandé pardon, et qui n'avait point pardonné.

Qu'était-elle devenue, la gentille Henriette, celle-là dont Valerand leur disait, quelques secondes avant les trois coups de fusil qui allaient lui trouer la poitrine: "J'ai une fille... j'ai pas voulu la garder près de moi pour pas qu'elle se dégoûte de son père quand il a bu... Si vous avez des remords, un jour, n'oubliez pas ma fille, mon Henriette!..."

—Elle est malheureuse, avait répondu la marquise.

Et elle leur dit tout ce qu'elle savait. Heureuse longtemps, Henriette n'avait pas eu besoin des trois forçats. Puis le malheur s'était abattu sur elle, sur sa fille. Seules, maintenant, dans le monde, sans soutien, menacées par toutes les misères, par toutes les tristesses, réduites peut-être bientôt à tous les désespoirs.

Les deux évadés relevèrent la tête:

—Nous lui rendrons son bonheur perdu...

Cette journée du 20 août s'écoula lourde et lugubre... La marquise resta auprès d'eux... Ils ne parlaient pas... Mais comme ils se comprenaient!... Leurs pensées, à tous les trois, s'envolaient à travers l'espace, pour aller chercher dans les solitudes terribles du désert, le cadavre abandonné de celui qu'ils aimaient... Des images effrayantes se formaient devant leur imagination, dans leur fièvre... Le pauvre corps, sans défense, avait été la proie des bêtes, de tout ce qui mord, de tout ce qui vole... Les vautours s'étaient abattus au milieu d'un grouillement de crabes et d'araignées monstrueuses... Et les chairs pantelantes s'en allaient déchirées... Et de Rodolphe le squelette blanchi jalonnait à présent la forêt, disant aux forçats qui passeraient là, poussés vers la liberté:

—Vous n'irez pas plus loin. C'est ici que l'on meurt!

Horreur!

Ils se cachèrent les yeux comme pour ne plus rien voir.

Le soir vint. La nuit tomba. Pendant toute cette journée cruelle, bien que cependant ils n'eussent conservé aucune espérance, personne ne songea à manger.

La marquise priait.

Les deux évadés, assis côte à côte, pensait à toutes ces dures an-

(1) Commencé dans le numéro du 22 novembre 1902.

nées du baigne, vécues près de Rodolphe, ou bien en communication avec lui, et se demandaient avec angoisse :

—Est-il vrai que tout soit fini et que nous ne le verrons plus? Est-il vrai qu'après avoir tant souffert, nous allons souffrir encore? Lentement la soirée se passa.

Tous les soirs, ils remontaient de leur cachette, lorsque Saturnin avait fermé les portes du château et qu'une surprise n'était plus possible. Ils restaient pendant quelques heures auprès de la marquise, causant de Rodolphe, racontant l'existence du baigne, accumulant, ressuscitant leurs souvenirs.

Ce soir-là, comme les autres fois, ils étaient au salon.

Les lampes étaient allumées. La marquise disait son chapelet. Eux rêvaient. C'était autour d'eux, un silence profond. Comme la soirée était chaude, on avait ouvert les fenêtres et l'on entendait souvent, au lointain, le grondement des eaux du Lison lorsqu'elles viennent se culbuter, à travers les prairies, dans les eaux de la Loue. Cela ressemblait à un tonnerre continu, sourd, rageur, qui fût venu des bois de la Fontaine-aux-Joux...

Dix heures sonnèrent... onze heures... minuit sonna...

La journée du vingt août n'était plus...

Et Rodolphe n'était pas arrivé...

Ils étouffèrent un soupir.

Montaubry répéta le mot cent fois dit depuis quelques jours :

—Il est mort!...

La vieille marquise sortit du salon. Elle se traînait. Ce dernier coup l'achevait. Elle revint presque aussitôt. Elle avait un livre à la main.

Elle s'agenouilla devant un prie-Dieu et murmura :

—Mes pauvres enfants, récitons pour lui les prières des morts!...

Elle ouvrit son livre et des voix tremblantes s'élevèrent dans le salon.

La marquise disait :

"De profundis clamavi ad te, Domine... Domine exaudi vocem meam."

Et pieusement, songeant à celui qui était mort misérablement, de tous abandonné, ils disaient :

"Fiant aures tue intendentes... in vocem deprecationis meae."

Jusqu'au dernier verset, ils récitèrent ainsi les psaumes des morts...

"Depuis le point du jour jusqu'à la nuit, espère en Dieu, ô Israël."

Et tout à coup, ils s'arrêtèrent...

Les deux hommes qui s'étaient mis à genoux, se relevèrent brusquement.

Le livre des prières funèbres tomba des mains de la marquise...

Et une exclamation s'échappa de leurs lèvres...

On venait de sonner à la porte de l'ancien pont-levis du château...

Saturnin et Martine entrèrent...

Sur leur visage, de l'épouvante... de l'angoisse...

L'attente, pour tous, d'un grand malheur ou d'une grande joie...

—Madame la marquise a entendu...

—Oui.

—C'est lui, peut-être... ou bien... ou bien... murmura Saturnin.

Il n'osait achever.

La même pensée leur était venue...

Était-ce lui? Ou n'était-ce pas la justice, informée de la présence des deux bannis et qui, soudain, venait, malgré la nuit, perquisitionner?...

Était-ce Rodolphe, enfin, ou bien était-ce de nouveau le baigne?

Montaubry et Devalaine se regardèrent. Ils étaient résignés.

Un second coup de sonnette retentit... assez long... suivi de deux autres coups plus brefs... La marquise était debout, tremblante...

Et les mains tendues vers les fenêtres ouvertes :

—C'est lui!... C'est ainsi qu'il avait l'habitude de s'annoncer, autrefois, lorsqu'il revenait de la chasse ou de voyage... Oh! mes enfants, ne vous effrayez pas et croyez-en mon cœur, c'est lui... c'est lui!...

Déjà Saturnin était dehors. On entendit le bruit de ses pas sur le pavé de la cour, le grincement de la lourde porte qui s'ouvrait, un cri étouffé, des sanglots, une course précipitée... l'irruption d'un étranger dans le salon...

Eux, debout, cloués sur place par une trop grande émotion, n'avaient pas bougé, ne respiraient plus, ne vivaient plus, traversant une minute mortelle.

Et Rodolphe, calme et souriant, apparut, disant :

—Bonsoir, tante... bonsoir, mes frères...

—Rodolphe! dit la marquise.

Et elle s'évanouit.

Les deux forçats, plus forts, le reçurent dans leurs bras. Et toute l'ardente affection qui liait les Briscurs de chaînes passa dans une étreinte passionnée.

La marquise reprit connaissance. Un frémissement agitait tout son corps débile. Rodolphe l'emporta dans un fauteuil et se mit à genoux.

Alors, ce furent des questions fiévreuses, entremêlées de caresses et de baisers.

Rodolphe expliqua son silence. Recueilli, mourant, par des colons

hollandais, il avait su les intéresser à son sort. Mais, craignant d'être poursuivi, aimant mieux que l'on crût à sa mort, il avait recommandé partout de se taire. Longtemps malade, il avait pu, enfin, gagné la Guyane anglaise, d'où il s'était embarqué pour Londres...

La nuit se passa ainsi...

Le lendemain, Rodolphe disait :

—Nous partirons la nuit prochaine... séparément... Nous nous retrouverons à Paris; nous avons souffert et nous avons payé notre crime... Maintenant, le devoir commence...

C'était le jour où Cassoulet venait de donner à Diane l'adresse d'Henriette et de Sabine, découvertes au Havre.

Le jour où Diane avait dit :

—Éloigne-les pour toujours, sans espoir de revoir jamais la France!

Et Cassoulet, aussitôt, était reparti, pour obéir, prêt à les tuer, s'il avait fallu!

XIV.—LA PREMIÈRE BATAILLE

Henriette s'était réfugiée dans un hameau de quelques maisons, près du Havre, en contrebas de la falaise de Dolmar, dont le hameau portait le nom. C'était là qu'elle vivait avec sa fille, depuis l'enlèvement.

Elle avait changé son nom et se faisait appeler Marie Senéchal.

Elle s'était donnée comme veuve et tout de suite, ne pouvant plus compter, et ne le voulant plus, sur la pension que son mari lui avait envoyée depuis son divorce, elle avait cherché de l'ouvrage dans les magasins du Havre.

Sa douce et jolie figure triste inspirait la sympathie à tous ceux qui la voyaient.

En outre, elle n'avait rien perdu de son adresse d'autrefois, quand, rue de la Paix et rue Saint-Louis-en-l'Île, elle travaillait la couture et la dentelle. Pendant les années de bonheur et de calme, elle avait occupé ses journées de telle sorte que souvent Claude disait en riant : "Mais repose-toi. Tu n'es pas à tes pièces..." Elle trouva vite de l'ouvrage, autant qu'elle pouvait en faire, et put ainsi gagner jusqu'à trois francs par jour.

Elle avait loué une toute petite maison d'un rez-de-chaussés, avec une courrette plantée de lilas et de groseilliers.

La location était de cent cinquante francs par an.

Mais comme elle et sa fille étaient dénuées de tout, sans vêtements et sans linge, en dehors de ce qu'elles portaient sur elles, il leur fallait faire les plus strictes économies pour se remonter et se donner le nécessaire avant les premiers froids de l'automne.

C'est ainsi qu'Henriette avait arrangé sa vie.

Certes, celle-ci était encore traversée de bien des inquiétudes. Malgré l'adresse qu'elle avait mise à s'emparer de Sabine, malgré l'étonnante rapidité avec laquelle le coup avait réussi, elle devait veiller à ce qu'aucune imprudence ne la trahit. Elle avait bien songé à quitter la France, à s'en aller en Angleterre, par exemple, où Claude n'eût jamais pu venir lui reprendre sa fille, mais l'exil l'avait effrayée, d'abord, puis l'argent lui manquait. Et à l'étranger, que ferait-elle, aux prises avec la misère, ayant Sabine à nourrir?

—L'exil comme dernière ressource... se disait-elle.

Et elle vivait là, heureuse, autant que le bonheur lui était permis. Elle n'allait au Havre que pour reporter et chercher de l'ouvrage, et le dimanche, comme les autres jours, elle travaillait. Seulement, le soir elle prenait Sabine par la main, et toutes deux montaient vers la falaise, où le génie militaire faisait construire un fort à cette époque. Et là, assises dans l'herbe, elles restaient des heures en face de la mer. Tantôt elles gardaient le silence, accablées malgré elle par tous leurs souvenirs pénibles. Tantôt pour y échapper, elles causaient, à voix basse. Et la mère essayait de distraire l'enfant, dont la pensée s'envolait vers le père, qu'elle ne reverrait peut-être plus... et dont les yeux, souvent, s'emplissaient de larmes...

—Ne pleure pas, chérie, ne pleure pas... je suis victime d'une perfidie infâme... mais il n'est pas possible qu'un jour ton père n'apprenne vas la vérité... Et alors, il reviendra à moi... il chassera d'auprès de lui celle d'où vient tout le mal... ne pleure pas, mon enfant, pour lui, pour toi, pour moi, reviendra le bonheur...

L'enfant cachait sa jolie tête éplorée sur l'épaule maternelle. Henriette sentait encore contre elle un soubresaut des sanglots. Puis Sabine finissait par se calmer.

Et c'est ainsi que s'écoulèrent les semaines dans ce coin de campagne perdu où elles se croyaient en sécurité. Déjà la première quinzaine du mois d'août était passée. Les journaux ne parlaient plus d'elles. On avait oublié leur signalement. Sans doute on les croyait hors de France.

Parfois, une lettre de Blanche-et-Rose arrivait... donnant les nouvelles...

Claude avait été très malade. Il avait failli mourir... Maintenant il allait mieux. Le corps était sauvé. Mais l'intelligence restait atteinte. Elle n'avait plus sa vivacité d'autrefois... Le médecin avait dit :

—S'il veut continuer de faire des affaires de Bourse, attendez-vous à une catastrophe prochaine... Sa tête n'est plus solide... Ce sera la ruine.

Et Henriette, le cœur étreint, murmurait :

—La ruine auprès de cette femme qui n'a voulu de lui que pour sa fortune, que pour satisfaire ses idées de luxe, que pour ses dépenses... La ruine auprès de la fille aux cheveux d'or!!... Que va-t-il devenir?...

Depuis deux jours, Cassoulet et ses agents étaient revenus au Havre.

Ils la connaissaient bien, la petite maison de Dolmar qui abritait la mère et la fille. Ils ne la perdaient pas de vue. Les deux agents emmenés par Cassoulet étaient nouveaux à l'agence de la rue Sainte-Anne et Henriette ne les connaissait donc pas. Il n'en était pas de même de Cassoulet qu'elle avait vu maintes fois. Elle savait que c'était le petit homme noir qui avait succédé à Cœurderoy et Cassoulet n'avait garde de se montrer aux alentours de Dolmar, de peur de donner l'éveil à Henriette.

De loin il dressait le piège où allait tomber la pauvre femme.

Un soir, Henriette était montée sur la falaise et elle s'y était assise avec Sabine auprès d'elle. La mer était très calme. L'air était tout embaumé des parfums du large. Le soleil descendait au loin; de grands voiliers, qui attendaient la marée pour entrer au Havre, se balançaient comme des oiseaux énormes, suspendus au ras des flots.

Elle était là depuis un quart d'heure à peine, lorsque deux hommes s'approchèrent et se couchèrent dans l'herbe, non loin d'elles.

Henriette les regarda. Elle les voyait pour la première fois. C'était, en apparence, du moins, deux terrassiers, sans doute employés aux travaux du fort de Dolmar. Ils avaient une figure insignifiante et banale. D'un panier apporté par l'un d'eux, ils tirèrent du pain un litre de vin et de la viande froide. Puis, tranquilles, ils se mirent à manger, vigoureusement, les yeux fixés sur la mer, avec un regard vague.

Tout d'abord, ils parlèrent entre eux à haute voix de choses de leur métier. Puis, peu à peu, leur voix baissa et Henriette fut instinctivement conduite à les écouter par quelques mots qu'elle surprit.

Il lui sembla, chose singulière, que ces gens parlaient d'elle.

De temps en temps, du reste, ils jetaient un coup d'œil à la dérobée sur la mère et la fille.

Et Henriette entendit qu'ils disaient :

—Parle-lui, toi...

—Non, toi plutôt, moi je n'oserais.

—Moi non plus.

—Après tout, pourquoi nous mêler de choses qui ne nous regardent pas?

Et ils se remirent à manger. Ils restèrent silencieux.

Henriette sentit comme un danger planer sur elle et sur l'enfant.

Elle se leva pour partir.

—Viens, Sabine!...

Elles passèrent, dans le sentier de la falaise, tout près des deux hommes.

Le plus jeune des deux disait :

—Tout de même, ce serait peut-être lui rendre service?...

—Alors, décide-toi... Elle ne nous avalera pas, après tout...

Henriette s'arrêta devant eux, crânement.

Elle voulait en avoir le cœur net.

—Vous avez quelque chose à me dire?

Ils parurent interloqués. Ils jouèrent l'embarras, se poussant du coude.

—Peut-être ben que oui... peut-être ben que non, fit l'un.

L'autre l'interrompit.

—Tais-toi... je vais lui dire, moi. Si on s'est trompé, eh bien, mon Dieu, elle nous pardonnera pour la pureté de l'intention... Voilà ce que c'est, ma petite dame... Il y a des semaines que nous travaillons au fort de Dolmar et nous vous avons remarquée dès le premier jour, vous et la gentille demoiselle... Faut dire aussi qu'au hameau, nous demeurons près de chez vous... alors votre vie, c'est à peu près la nôtre... On travaille et puis on se repose... Il est arrivé, des fois, le soir, qu'on s'amusait, tout en fumant une pipe à la fenêtre, à vous regarder tricoter vos affaires bien tard dans la nuit, comme une vaillante femme que vous êtes. Ça nous intéressait. On est du même monde, pas vrai? Mais voilà, tout en fumant, tout en vous regardant, nous avons vu, depuis huit jours, qu'il y a un homme qui rôde autour de votre petite maison et qui souvent, même, est venu regarder chez vous, la nuit, par la fente des contrevents...

Henriette tressaillit. Et comme ils avaient l'air d'hésiter.

—Continuez, dit-elle en tremblant...

—Ma foi, ma petite dame, nous n'avons plus rien à ajouter... Nous nous sommes dit comme ça, que ça pourrait vous servir de savoir qu'on vous guette... chacun à ses affaires, pas vrai? Et en tout bien, tout honneur...

—Cet homme, vous l'avez bien vu?

—Comme je vous vois...

—Vous pourriez me donner son signalement...

Les ouvriers parurent se consulter.

Ils se regardaient, murmuraient des mots, à voix basse...

—Sûr, qu'on pourrait... on pourrait même mieux que ça...

—Quoi?

—Vous le montrer, donc...

—Où? Quand?

—Il vient presque tous les soirs à la cantine du fort, près d'ici...

—Comment saurai-je quand il s'y trouvera?

—Rentrez chez vous... ne vous occupez de rien... quand l'homme viendra boire un coup à la cantine, nous accourrons vous avertir... En passant, sans avoir l'air de rien, par le fenêtre, vous jetterez un coup d'œil...

—Oui, merci, prévenez-moi. Pourtant, un mot... cet homme?

—Un petit, gringalet, noiraud, l'air astucieux et pas honnête...

La pauvre Henriette se sentit défaillir...

—Cassoulet, murmura-t-elle.

Et entraînant Sabine, elle s'éloigna en toute hâte, vers Delmar.

Quand elle fut hors de vue, les deux hommes se mirent à rire.

—Pas difficile à empaumer, la petite dame!... Le patron sera content!...

C'était les deux nouveaux agents.—Philidor et Lubin—engagés par Cassoulet.

Elle attendit chez elle toute la soirée, dans l'angoisse.

Si Cassoulet était sur ses traces, elle était perdue. Il ne pouvait agir que par l'ordre de Claude et de la fille aux cheveux d'or... Claude serait averti... A la mère sans défense, coupable aux yeux de la loi, la justice arracherait son enfant...

Elle serra Sabine dans ses bras, en un geste d'épouvante convulsive:

—Jamais! jamais!

Sabine se rendait compte de cette anxiété.

—Mère, quel danger nous menace?

—Tu vas peut-être retomber entre les mains de Diane... et de tous les gens qui l'entourent... et jamais, jamais plus tu ne me reverras...

Elle eut une crise de nerfs, se pendit au cou d'Henriette.

—Non, non, je ne veux pas que tu me quittes...

—Tu veux rester près de moi, n'est-ce pas?

—Toujours.

—Et tu me suivrais partout?

—Partout, auprès de toi, ce sera le bonheur.

—Même si je t'emmène loin de France?

—Que m'importe, si nous ne nous quittons pas...

La mère couvrit l'enfant de baisers. Des larmes tombèrent sur le front virginal.

—Pauvre chérie, à quelle triste vie je t'ai condamnée!

Dix heures sonnèrent. On frappa timidement à la porte. Henriette alla ouvrir.

C'était les deux agents, Philidor et Lubin, obséquieux et polis. Ils entrèrent, refermèrent la porte avec toute sorte de précautions exagérées.

—J'ai cru qu'il nous avait suivis, dit Lubin.

—Il se doute peut-être que nous ne demandons qu'à vous protéger...

En tremblant la pauvre femme interroge :

—Ainsi l'homme dont vous m'avez parlé?

—Il a fait, ce soir, ce qu'il a fait les soirées précédentes... Il s'est approché de votre maison... Il a essayé de regarder... a grommelé quelques mots, comme s'il n'était pas content... puis, tout à coup, en relevant la tête, il nous a aperçus, Philidor et moi, fumant notre pipe à la fenêtre... Alors, il s'est éloigné... Il doit être à la cantine... nous l'avons suivi un bout de chemin... et c'est en revenant que nous avons eu peur d'être suivis à notre tour...

Il alla entr'ouvrir la porte et jeta un coup d'œil dans la ruelle.

—Non, personne... dit-il... nous avons dû nous tromper...

Et revenant aux deux femmes toutes craintives :

—Ayez confiance en nous... nous sommes de braves gens... venez avec nous à la cantine... Là, vous jugerez si c'est bien un homme qui vous veut du mal...

Henriette s'entoura la figure d'un fichu de laine, en fit autant pour Sabine et la prit par la main.

Après quoi, résolue :

—Je vous suis...

Ils marchèrent un quart d'heure dans les ténèbres, montant vers Dolmar. Au bout de ce temps, ils s'arrêtèrent. Devant eux se profilait dans la nuit une vaste cabane en planches par les lucarnes de laquelle sortaient des rayons de lumière jaune. Dans l'intérieur des voix, des cris, des chansons. C'était la cantine.

—Restez cachées, dit Philidor, en les poussant derrière un buisson... Dans cinq minutes, je reviendrai vous donner des renseignements... Lubin va vous garder...

Il disparut. Cinq minutes après, il était de retour.

Il dit à voix basse :

—L'homme est à la cantine, tout seul à une table, près d'une fenêtre, vous n'aurez qu'à passer. La fenêtre est ouverte. Vous le verrez... Rien de plus facile...

Les jambes chancelantes, comme si elle eût marché à la mort, Henriette s'avança.

Devant la fenêtre, dissimulée derrière un tas de planches et de gravats, elle regarda.

L'homme buvait seul, il reposa son verre, s'accouda, tourna machinalement le visage vers la campagne ensevelie dans la nuit. Sans doute, il ne se doutait pas qu'on l'espionnait... ou bien, peut-être, avait-il intérêt à être aperçu?

Henriette le reconnut tout de suite.

—C'était bien Cassoulet!...

Elle revint à Dolmar, entraînant Sabine.

Fuir! Il faudrait fuir encore, encore s'échapper, encore se cacher! La vie de l'enfant, comme la vie de la mère, se passerait-elle dans de pareilles angoisses? Où aller? Ne serait-elle pas suivie? Cassoulet ne la quitterait plus...

Elle se mit à sangloter pendant que Sabine, peureuse, pleurait avec elle.

A ce moment, elles entendirent frapper.

Henriette se dressa épouvantée...

—C'est lui!... avec des gens de police... On vient m'enlever ma fille.

Elle l'étreignait convulsivement dans ses bras.

On frappa une seconde fois.

Et comme la porte n'était pas fermée à clef, on l'ouvrit.

Ce n'était pas Cassoulet.

C'était, dans l'entrebâillement, les deux figures cauteleuses et douces de Philidor et Lubin.

Tout à l'heure ils avaient laissé Henriette revenir seule à Dolmar. Et quand elle eut disparu, dans la descente de la falaise, ils avaient frappé dans leurs mains, trois fois, tout près de la fenêtre de la cantine.

Bernard Cassoulet s'était levé aussitôt, était sorti et les avait rejoints.

—Eh bien? demanda-t-il... Est-ce fait?

—Oui, patron.

—Elle m'a reconnu?

—Tout de suite.

—Bon. A présent elle va avoir une terreur folle qu'on lui reprenne sa fille. Elle acceptera tous les conseils. Il n'y a pas une minute à perdre... Ecoutez mes instructions. Vous avez toute cette nuit et toute la journée de demain... Demain soir, à sept heures, le premier bateau part avec les émigrants pour la Nouvelle-Algérie... Ce qu'il vous reste à faire... je vous l'ai dit...

Philidor et Lubin savaient à quoi s'en tenir en effet, car ils n'hésitèrent pas. Ils se rendirent immédiatement chez Henriette.

La pauvre femme n'avait nulle défiance.

Au contraire, dans l'abandon, au milieu des dangers où elle vivait elle savait gré à ces deux hommes de s'intéresser à elle... Et vraiment ils avaient l'air de braves gens, simples, naïfs, francs comme l'or...

Lubin demanda:

—Peut-on entrer? On ne vous dérange pas?...

—On a vu de la lumière, alors on s'est dit que vous n'étiez pas couchés...

D'un geste elle leur indiqua qu'ils pouvaient entrer.

Ils refermèrent la porte avec soin.

Puis, après quelques hésitations, Philidor entama l'affaire:

—Alors cet homme vous en veut?

—Oui.

—Hein? Vois-tu que nous avons deviné juste? fit Lubin à son acolyte.

—Est-ce que nous pouvons quelque chose pour vous préserver de lui, ma gentille petite dame?... Nous avons deux paires de bras vigoureux qui sont tout à votre service...

Elle resta silencieuse.

Que pouvaient-ils faire? Rien.

Philidor reprit:

Si on lui flanquait une raclée, à votre homme? Peut-être que ça lui ôterait le goût de vous créer des embarras...

Elle secoua la tête:

—A quoi bon? Cet homme n'est qu'un instrument entre les mains d'un autre... Ce n'est pas lui qui me veut du mal... Lui ne fait que son métier d'espion...

Ils branlaient la tête d'un air de pitié et murmurèrent en se regardant:

—Pauvre petite! Pauvre petite!...

Lubin fit mine de s'essuyer un œil.

—Ecoutez bien, ma pauvre dame... Nous deux, nous sommes des ouvriers, pas vrai, et par nous-mêmes nous ne pouvons pas grand-chose... Mais les hommes c'est tout de même plus débrouillards que les femmes, et si un bon conseil pouvait vous tirer d'affaire, eh bien, ne vous gênez pas... Notez que nous ne voulons

rien savoir de ce qui vous pèse sur le cœur... On n'est pas indiscret...

—Merci, dit-elle, oui, vous êtes de braves gens... je puis me fier à vous... Au surplus, qu'aurais-je à y perdre, même, en supposant que vous me trahissiez?... Rien, puisque la présence de cet homme me prouve que j'ai été reconnue...

—Nous n'osons pas insister, dit Lubin, en tournant entre ses doigts sa casquette pleine de plâtre... Nous sommes des étrangers pour vous...

—Qu'importe, oui, qu'importe, disait-elle... J'ai enlevé à mon mari, le jour où il épousait une autre femme, cette enfant qui est ma vie... Il veut me reprendre cette enfant... Et voilà pourquoi il me cherche... Telle est mon histoire...

—Pauvre petite, pauvre petite, répétait Lubin.

Et Philidor:

—Nous nous en doutions bien un peu, madame... et ça vous prouve que pouvez vous fier à nous... Oui, nous nous doutions que vous ne vous nommiez point du nom que vous portez et que votre vrai nom était celui d'Henriette Morland, n'est-ce pas? comme votre gentille fillette s'appelle, de son côté, Sabine?...

Elle les regarda avec terreur.

—Comment le savez-vous?

—Rien de plus simple. L'enlèvement a fait du bruit. Tous les journaux ont publié votre portrait et celui de la petite demoiselle...

—C'est vrai... Alors, vous savez aussi...

Elle n'osait poursuivre.

—Nous savons aussi qu'il y a une forte prime, une petite fortune pour celui, ou pour ceux qui découvriront et qui ramèneront l'enfant à son père... Ça, les journaux l'ont assez dit... Et c'est bien ce qui prouve que nous sommes d'honnêtes gens, ma pauvre dame, car nous ne voulons pas gagner cette prime en vous livrant...

—Sûr que non, cet argent nous brûlerait les doigts...

Comment Henriette n'eût-elle pas été convaincue de leur franchise? Elle n'eut aucun soupçon et leur tendit ses mains tremblantes.

—Merci, dit-elle, merci, car vous me sauvez la vie... Mais que faire? que faire? avez-vous un conseil à me donner?

—Il n'y a qu'un conseil... c'est de vous éloigner du Havre, dit Lubin.

—Mieux... interrompit Philidor... Il faudrait quitter la France.

—Oui, oui, j'y ai pensé... j'irai en Angleterre...

Les deux hommes haussèrent les épaules.

—L'Angleterre! Est-ce que vous croyez qu'on n'ira pas vous y retrouver aussi facilement qu'en France? plus facilement même?...

—Alors, je suis perdue.

—Il ne faut pas croire ça... Vous avez de l'énergie, vous en avez donné la preuve. Eh bien... il faut montrer de l'énergie jusqu'au bout... L'Angleterre, c'est trop près, mais il n'y a pas que ce pays-là dans le monde...

—Où me conseillez-vous d'aller?

Les deux hommes échangèrent un rapide coup d'œil.

L'heure décisive était venue.

—Vous ne serez pas tranquille tant que vous ne serez pas loin, très loin...

—Je n'ai pas d'argent... Je ne puis m'expatrier...

—Oh! ça ne coûte rien pour s'expatrier... Il y a quelques années, Lubin et moi, nous avons failli émigrer pour la République Argentine. D'Anvers on embarquait gratuitement les colons qui voulaient partir. C'était seulement là-bas qu'on devait se débrouiller. Encore, en arrivant, vous donnait-on des terres... Au dernier moment nous avons hésité...

—Pourquoi?

—A cause de la vieille maman qui pleurait...

—Les hommes travaillent, sont robustes, ne sont gênés nulle part... mais les femmes...

—Les femmes sont adroites, industrieuses, souvent pleines d'idées... Il y en avait, à Anvers, qui s'en allaient bravement, avec leurs mieches, pour l'Amérique.

—Est-ce qu'il y a toujours des départs d'émigrants?

—Pour la République Argentine, non, il n'y en a plus... mais il y a une affaire bien meilleure que nous connaissons... Ah! si nous n'avions pas tous les deux la vieille maman qui pleurerait encore... En voilà une occasion...

Elle resta un instant rêveuse, puis, relevant la tête:

—Parlez, dit-elle, je suis prête à tout...

—Dame! c'est que faudrait aller un peu plus loin que du Havre à Sainte-Adresse...

—Oh! fit Lubin en riant, après tout, ça n'est guère qu'à quatre mille cinq cents lieues d'ici... Mais une fois qu'on est parti... sur un bon bateau... avec des compagnons... des compagnes... avec toutes ses aises... et la certitude surtout qu'on ne viendra plus vous relancer à l'autre bout du monde...

—Oui, oui, parlez, parlez, parlez, disait la pauvre Henriette toute fiévreuse...

—Voilà, il s'agit de la Nouvelle-Algérie...

—La Nouvelle-Algérie? dit-elle, cherchant.

—Vous n'en avez pas entendu parler?

—Non.

C'était vrai! Elle avait eu, depuis des mois, depuis plus d'un an, trop de misères, trop de préoccupations. Elle ne savait rien de cette formidable escroquerie.

Lubin donna des détails.

—Tous les journaux en parlent. C'est une colonie superbe que l'on fonde du côté de la Nouvelle-Guinée. Des milliers et des milliers de Français s'y portent. On en dit monts et merveilles; le climat est merveilleux; la terre d'une richesse inouïe et produisant plusieurs moissons dans la même saison; d'incalculables richesses entassées là par la nature et qui n'attendaient que la main intelligente des hommes; de puissantes compagnies qui se formaient pour mettre ces richesses en exploitation, la Compagnie des fermiers généraux, la Compagnie des mines d'or, la Société des sucreries et distilleries, anonyme, au capital de 500,000 francs... et bien d'autres, sans compter les colons... c'était une poussée de la France entière vers la Nouvelle-Algérie... Si Henriette pouvait s'y rendre, là était le bonheur, la paix, l'oubli...

—La paix, l'oubli, répétait Henriette... mais on ne voudra pas de moi. Je ne connais personne... Je n'ai pas d'argent... D'après ce que vous m'expliquez, il faudrait au moins que j'eusse acquis des bons de terrain... et puis, l'on ne recevrait pas une femme toute seule, avec son enfant...

—A moins que cette femme ne fût employée comme caissière, comme teneuse de livres ou comptable dans une grande compagnie...

—Je ne connais personne... qui me recommanderait?

—Moi non plus, je ne connais personne, dit Philidor, mais mon ami Lubin a un cousin germain dans la Société des sucreries... et justement il lui disait hier qu'il cherchait quelqu'un pour partir... aux appointements de trois cents francs par mois... Trois cents francs par mois, dans un pays où l'on n'aura qu'à se baisser pour ramasser de l'or, c'est autant d'économies amassées... si la place est encore libre...

Henriette était toute frissonnante. Elle était courageuse, mais elle était femme. Un pareil exil avec Sabine... Vouées, toutes deux, à toutes les aventures... Nul soutien... nul protecteur... nul ami... seules, désespérément seules... perdues dans les îles de l'Océanie, à près de cinq mille lieues de la terre natale...

Elle se mit à sangloter.

—Non, jamais je ne pourrai... jamais je n'oserai...

Les deux hommes essayèrent des larmes qui ne coulaient pas.

—N'en parlons plus, ma pauvre dame... ce que nous disions, c'était pour vous rendre service... Et l'occasion était bonne, car, pas plus tard que demain, à sept heures, il y a un navire qui part du Havre pour la Nouvelle-Algérie, avec ses colons et les principaux employés de la sucrerie et des fermiers généraux...

—Demain? dit-elle, haletante.

—Oui, à sept heures... le *Calédonien*...

—Eh bien, laissez-moi jusqu'à demain pour réfléchir, pour me décider...

—Tout à votre service... Demain nous vous serons dévoués comme aujourd'hui, seulement... dame! tant pis, si...

—Achevez...

—Si demain l'homme qui vous cherche arrive avec la justice... Sabine écoutait, tremblante dans les bras de sa mère.

—Ah! maman, partons plutôt, partons...

—Tu le veux, ma chérie?...

—Oui, j'ai peur de cette femme... chez mon père... de la femme qui a pris ta place... elle me tuerait, j'en suis sûre... j'ai peur, j'ai peur...

—Te tuer!... Oui, j'ai pensé cela, moi aussi... j'ai pensé que ce crime horrible était possible... Mon Dieu! mon Dieu!...

Les deux ouvriers se dirigeaient vers la porte.

Ils ne trouvaient pas convenable d'insister.

Elle les rappela.

—Cette place de comptable, dit-elle, croyez-vous qu'elle soit encore libre?

—Elle l'était hier, mias depuis... Voulez-vous qu'on s'en informe?

Elle baissa la tête, dans un immense découragement:

—Oui...

—Et si elle est libre, que faudra-t-il dire?

—Que... que je l'accepte...

—Et vous partirez?...

—Demain, à sept heures, sur le *Calédonien*...

Ils murmurèrent avec pitié:

—Il ne nous reste plus à vous souhaiter qu'une chose... c'est que, d'ici à demain soir, il ne vous arrive pas malheur, à vous et à l'enfant...

Ils s'en allèrent, promettant que le lendemain ils reviendraient dans la matinée.

En descendant au Havre, ils entrèrent, sur le boulevard Maritime, dans un cabaret perdu au milieu de la verdure.

Dans l'unique salle, à cette heure tardive, un seul consommateur. Cassoulet.

Il ne fit aux agents aucune question.

Il se contenta de les regarder.

Et Lubin, s'asseyant, dit laconique:

—L'affaire est dans le sac...

—Elle consent à partir?

—Demain.

—Bien. Vous avez bien travaillé. Vous toucherez la prime...

Ce même jour, trois hommes à l'aspect maladif, aux yeux brillants et fiévreux, élégamment vêtus, descendaient à la gare d'Étampes d'un train venant de Paris. Ils ne semblaient point se connaître, n'avaient pas voyagé dans le même compartiment et à la station, ils prirent trois routes différentes, s'éloignant l'un de l'autre... Personne ne les remarqua... Ils n'avaient pas de bagages...

Seulement, une heure après, tous trois se trouvaient réunis sur la route de Chamarande, auprès du petit bois derrière lequel s'élevait la villa de Claude Morland.

Et là, à voix basse, ils parurent se consulter...

Ces trois hommes étaient les trois forçats.

Bientôt, deux d'entre eux s'éloignèrent, pour s'arrêter dans un fourré où ils parurent attendre, pendant que le troisième, qui était le plus jeune, sautait dans l'avenue conduisant à la maison.

Celui-là, c'était Rodolphe.

Il traversa le bois, s'arrêta devant le perron, hésita un moment...

Puis, il murmura, pour se donner du courage:

—Le devoir!

Et, résolument, il sonna...

Des pas se firent entendre dans le couloir dallé, derrière la porte, et une femme parut, haute, maigre, l'air cruel.

Céleste Cassoulet...

Elle dévisagea l'étranger avec méfiance.

—Que demandez-vous, monsieur?

—Je voudrais parler à mademoiselle Blanche-et-Rose Valerand... dit Rodolphe avec l'accent américain.

—Qui vais-je lui annoncer?

—Oh! elle ne me connaît pas... mon nom ne lui dirait rien...

—Mademoiselle Valerand est très vieille, sa santé est mauvaise, la moindre fatigue lui est interdite... Je lui transmettrai, si vous voulez, l'objet de votre visite...

—Oh! oh! pensa Rodolphe... Cela sent fort le renfermé dans cette maison.

Et tout haut, de plus en plus yankee:

—Non, c'est à elle que je veux parler... si elle refuse de me recevoir, je me retirerai. Veuillez seulement lui dire que je viens lui donner des nouvelles de son frère Jean-Baptiste Valerand, parti de France pour l'Amérique il y a environ cinquante ans...

—Le frère à l'héritage... exclama Céleste... Ah! mon Dieu, est-ce qu'il y aurait tout de même des millions, comme le prétend la vieille?...

L'Américain, flegmatique, tirant sa montre:

—Je suis pressé... le premier train pour Paris est dans une heure...

Céleste disparut en courant et grimpa au premier étage.

Au bout d'une minute elle cria d'en haut, penchée sur la rampe:

—Montez, monsieur, mademoiselle vous attend...

Quelques instants après, Rodolphe se trouvait en présence de la bonne vieille. Celle-ci n'eut pas la force de se lever de son fauteuil où elle était toute baignée par les rayons du soleil qui pénétrait par la fenêtre ouverte.

Elle dit d'une voix frémissante:

—Est-ce vrai, monsieur, que vous venez de la part de Jean-Baptiste?

Rodolphe ne répondit rien. Seulement il alla fermer la fenêtre, précaution qui n'était pas inutile, car il aperçut en bas Céleste Cassoulet aux écoutes. Blanche-et-Rose le regardait faire avec une surprise où il y avait un peu d'effroi. Quel était cet inconnu? Que voulait-il? Pourquoi toutes ces précautions?

Il approcha une chaise du fauteuil de la vieille, prit une des mains ridées et recroquevillées qui pendaient, la serra doucement:

—C'est rue Saint-Louis en l'Île que l'on m'a révélé l'existence de votre frère d'Amérique, dit-il, sans accent... J'ai pris ce prétexte pour venir vous voir... sans éveilles de soupçons... car j'ai à vous parler de choses graves.

—Qui êtes-vous donc, monsieur?

—Je suis Rodolphe, marquis de Fourvières, condamné au bagne à perpétuité...

—Vous! vous!

—Oui, en rupture de ban...

Un long silence. Le regard effaré de la vieille ne quittait pas le noble visage du marquis. Toutes les souffrances endurées s'y lisaient. Le visage était très beau et très triste. Comme en un éclair, Blanche-et-Rose se rappela le drame d'autrefois: le meurtre tragique de son frère Denis par les Trois, leur condamnation, leur repentir, leur suprême promesse à Henriette de s'évader quelque jour pour la protéger et se faire pardonner.

—Si nous étions restés libres, vous auriez eu en nous, trois esclaves attachés à votre bonheur, qui eussent veillé sur votre jeunesse.

"protégé votre beauté, qui eussent écarté de vous les périls, qui eussent réussi à faire de vous une femme heureuse, à force de volonté, à force de sacrifices, à force de dévouement..."

Elle demanda :

— Vos complices ?

— Libres... évadés comme moi... comme moi prêts à tout...

— Alors, vous n'avez rien oublié de vos graves promesses d'autrefois ?

— Rien...

— Et vous venez pour les accomplir ?...

— Pour mourir, s'il le faut, afin de réparer.

— C'est bien, c'est bien, dit-elle d'une voix altérée... mais vous arrivez bien tard... et Henriette et sa fille sont bien malheureuses. Hélas ! trop tard ! trop tard !

— Dites-moi tout... il le faut... je suis venu pour entendre ce récit...

— Écoutez donc.

Et clairement, nettement, elle raconta tous les événements écoulés depuis le mariage d'Henriette, sa vie heureuse, trop heureuse ! et dont elle expiait chèrement le bonheur, puis la catastrophe, l'intrigue où elle avait succombé, la beauté dangereuse de Diane, le divorce, l'enlèvement de l'enfant... Elle n'oublia aucun détail...

— Maintenant, acheva-t-elle, je sais qu'on la recherche... Elle se cache à Dolmar, près du Havre, sous le nom de Marie Sénéchal... La découvrira-t-on ? Si on la découvre, on lui reprendra Sabine... Elle en mourra... Elles en mourront toutes les deux...

Rodolphe avait pris note de tout.

— Ce soir, nous serons au Havre, dit-il, et désormais nous veillerons sur elle...

Blanche-et-Rose étendit vers le forçat ses mains traversées de frissons.

— Rendez-lui son bonheur, dit-elle, et je vous pardonne le sang répandu...

Il la quitta, très ému, et descendit rêveur l'escalier.

Au moment où il traversait le grand hall, un froufrou de robe lui fit tourner la tête et il s'arrêta soudain, le cœur étreint, saisi d'admiration et de stupeur...

C'était une apparition... une jeune femme vêtue d'une robe de maison, toute blanche, comme impalpable, à peine serrée à la taille, laissant deviner des épaules jusqu'aux pieds les formes divines, toute la jeunesse et toute la beauté... Elle avait un visage d'une pureté idéale, trompeur, violent, passionné et doux... Et sur un front de marbre, étroit, toute une masse rebelle de cheveux couleur d'or...

Elle passa devant l'étranger, avec une légère inclinaison de sa tête royale...

Et l'apparition s'évanouit.

— Diane ! C'était Diane !

Il la regardait toujours, alors qu'elle n'était plus là. Son cœur battait. Le sang affluait à ses tempes.

Tant de crimes reprochés à cette femme ! D'autres que l'on prévoyait... Était-ce possible ?... Est-ce que tant de séduction s'allie à tant de scélératesse ?

Il restait là, debout, dans le vestibule...

Il restait là, le forçat, privé de la vie depuis seize années dans ses rêves d'amour et de bonheur—il restait là, frappé soudainement jusqu'au plus profond de son âme...

Il se mit à trembler convulsivement.

On eût dit qu'il avait peur.

Et il murmura tout haut, sans réfléchir qu'on pouvait l'entendre :

— Dieu ! qu'elle est belle...

Puis, chancelant, il gagna la porte, sortit, traversa le jardin, disparut.

Il rejoignit ses deux compagnons dans les fourrés.

A son trouble, à son égarement, Devalaine et Montaubry comprirent que quelque chose de grave venait de se passer.

— Parle, Rodolphe tu as une mauvaise nouvelle à nous apprendre ?

Il les regarda. Il semblait sortir d'un rêve. Il s'aperçut alors seulement qu'il n'était plus seul, passa la main sur ses yeux pour effacer l'image brusque, l'image dangereuse, l'image obsédante.

— Qu'as-tu ? Pourquoi ton émotion ?

Il sourit. Il essaya de reprendre possession de lui-même. Il mit son trouble sur le compte de tout ce que venait de lui conter Blanche-et-Rose.

Et quand il eut fini, pendant que les autres réfléchissaient, lui pensait :

— Jamais je ne reverrai cette femme ! Jamais ! ou je serais perdu !!

Ses amis devinèrent qu'il ne leur confiait pas tout.

Mais ils n'osèrent pas l'interroger.

Ils retournèrent à Paris, séparément, comme ils étaient venus et ils se rejoignirent à la gare Saint-Lazare où ils reprirent les mêmes précautions.

Le soir, ils étaient au Havre. Une heure après ils étaient à Dol-

mar et frappèrent à la porte de la petite maison, la veille encore habitée par Henriette et sa fille.

Ils se regardèrent anxieux. Puis, Rodolphe frappa de nouveau, plus fort...

Alors une voisine mit la tête à la fenêtre.

— Qu'est-ce que vous demandez ?

— Madame Marie Sénéchal...

— Elle est partie...

— Partie ?

— Oui... pour l'autre bout du monde... C'est une femme qui a l'air quasiment de n'être à son article nulle part... Elle aime les aventures. Elle a vendu dans la journée tout son saint-frusquin pour s'embarquer, nous a-t-elle dit...

— S'embarquer... Et vous a-t-elle dit aussi pour quelle destination ?

— Oh ! elle ne s'en cachait pas. Elle est, à l'heure présente, sur le *Calédonien* et tout le monde, au Havre, sait que le *Calédonien* conduit des colons émigrants vers la Nouvelle-Algérie...

— A quelle heure part le bateau ?

— A la mer pleine... vers sept heures...

La fenêtre se referma...

Rodolphe regarda sa montre. Il était sept heures. Il faisait presque nuit.

Sans un mot, ils se mirent à courir vers le Havre, désespérés...

Une demi-heure de retard, seulement, et Henriette et Sabine étaient sauvées... Ils les empêchaient de partir... Ils les arrachaient à des misères abominables...

Ils ne purent aller jusqu'aux ports.

Sur la jetée, ils aperçurent une foule énorme acclamant ceux qui s'exilaient.

Ils entendirent des cris partant de cette foule, des acclamations...

On encourageait les pauvres gens qui s'en allaient à la mort... aux angoisses de l'abandon, aux tortures de la faim...

Rodolphe, dans une détresse affreuse, demandait :

— Le *Calédonien* ?

Un homme lui montra un lourd bateau à deux milles déjà, à demi-noyé dans la nuit dans la nuit...

Tous trois regardèrent, hébétés, le vaisseau qui emportait sa proie...

Bientôt il n'apparut plus que gros, à peine, comme une mouette enveloppé de brumes et de ténèbres...

Puis, tout se fonda, à l'horizon noir...

Et sur la jetée, maintenant déserte, il ne resta que les trois forçats qui pleuraient.

XV.—LE CHEMIN DU CRIME

Cassoulet n'eut pas de peine à rendre compte de sa mission lorsqu'il se présenta à la villa de Chamarande.

Ce fut Diane qu'il vit la première.

Et il lui dit :

— J'ai réussi. Mère et fille sont en route pour l'inconnu.

Et quand il se trouva devant Claude Morland :

— Malgré les recherches les plus actives et les plus intelligentes, nous n'avons pu retomber sur la piste ; mère et fille ont disparu sans que nous ayons pu savoir ce qu'elles sont devenues, où elles se sont réfugiées. Il y a tout à présumer qu'elles ont dû quitter la France...

Et Caude, angoissé, en larmes, avait répondu :

— Cherchez... cherchez toujours... ne vous découragez pas...

Pour la troisième fois les journaux de Paris publièrent le signalement et les portraits de Sabine et d'Henriette.

Mais à quoi bon ?

Le *Calédonien* était déjà loin, entraînant les deux malheureuses...

En septembre, c'est-à-dire quelques jours après ces derniers événements, Claude et Diane rentrèrent à Paris. Mais Diane était ambitieuse, affamée de dépenses et de luxe. Elle n'avait pas voulu habiter le petit appartement de la rue Sainte-Anne où Claude et Henriette avaient si longtemps vécu heureux. Elle voulait mieux. Elle rêvait de fêtes et de réceptions. Comment donner là ces fêtes et ces réceptions ? Pendant l'été, toutes les fois qu'elle avait eu l'occasion de venir à Paris, elle avait rôdé un peu partout à la recherche d'un appartement et, avenue Hoche, près de l'Étoile, elle avait fini par arrêter un second étage où, aussitôt, elle fit apporter meubles et bibelots. L'appartement était de vingt-cinq mille francs par an. En trois mois, il y eut là pour cent mille francs de meubles. Tout était prêt quand on quitta Chamarande.

Claude avait payé, sans réflexions sur ces dépenses.

(A suivre)